Cahiers balkaniques

42 | 2014
Grèce-Roumanie : héritages communs, regards croisés

Titu Maiorescu, Jean Psichari et la conscience littéraire nationale

Titu Maiorescu, Psichari and the National Literary Consciousness

Ο Titu Maiorescu, ο Ψυχάρης και η εθνική λογοτεχνική συνείδηση

Marie-Élisabeth Mitsou

Édition électronique
URL : https://journals.openedition.org/ceb/4943
DOI : 10.4000/ceb.4943
ISSN : 2261-4184

Éditeur
INALCO

Référence électronique
Marie-Élisabeth Mitsou, « Titu Maiorescu, Jean Psichari et la conscience littéraire nationale », *Cahiers balkaniques* [En ligne], 42 | 2014, mis en ligne le 29 mai 2014, consulté le 07 juillet 2021. URL : http://journals.openedition.org/ceb/4943 ; DOI : https://doi.org/10.4000/ceb.4943

Ce document a été généré automatiquement le 7 juillet 2021.

Cahiers balkaniques est mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale 4.0 International.

Titu Maiorescu, Jean Psichari et la conscience littéraire nationale

Titu Maiorescu, Psichari and the National Literary Consciousness
Ο Titu Maiorescu, ο Ψυχάρης και η εθνική λογοτεχνική συνείδηση

Marie-Élisabeth Mitsou

Introduction

1 En novembre 1899 Karl Dieterich, un des premiers néohellénistes allemands, visita Bucarest après un séjour de plusieurs mois à Athènes. Ancien élève du byzantiniste Karl Krumbacher, lié d'amitié avec plusieurs écrivains grecs, traducteur de littérature grecque en allemand, il s'était rendu en Grèce dans l'intention d'étudier sur place les dialectes locaux, mais surtout dans l'espoir d'obtenir un poste universitaire[1]. Dieterich dédaignait le monde du philhellénisme classique : « Je ne suis pas philhellène », déclarait-il ; « je suis grécophile (*romiofilos*) ; j'aime les Grecs d'aujourd'hui pour ce qu'ils sont, et non pas comme les descendants des anciens »[2]. De même que Krumbacher, il s'opposait à tous ces hellénistes qui continuaient à ne reconnaître dans le grec moderne qu'une dégradation du grec ancien et dans la Grèce contemporaine qu'un champ de fouilles archéologiques, effaçant tout ce qui ne dérivait pas de l'âge classique[3]. Au bout d'un an et demi, n'ayant acquis d'autre expérience professionnelle que celle du précepteur à domicile en anglais qu'on invitait par politesse dans les salons littéraires athéniens, il quitta le pays profondément déçu de ce que représentait la Grèce contemporaine – celle des grécophiles.

Karl Dieterich, Junimistes et Démoticistes

2 En Roumanie, Dieterich s'est mis en quête des ressemblances culturelles entre les deux royaumes balkaniques ; il était convaincu que le passé byzantin et ottoman des pays du Sud-Est européen, la confession commune de leurs peuples, leur « byzantinisme »

avaient conditionné leur développement intellectuel[4]. Dans ses écrits ethnologiques, il forgera bientôt son concept de « culture balkanique », issue, selon lui, des mêmes sources orientales (mais presque jamais gréco-romaines) et faisant preuve des mêmes difformités[5]. Cependant, arrivant à Bucarest, il a cru découvrir une ville bien plus imposante et plus occidentale qu'Athènes, avec des rues larges, des arbres et de l'ordre. À l'université, dont le bâtiment, à la différence de celui de la capitale grecque, n'avait rien d'impressionnant, ni fresques ni colonnes, il a eu l'occasion d'assister à une conférence de Titu Maiorescu.

3 Dieterich le représente comme un homme grand, d'une fière allure d'officier, ressemblant un peu à Napoléon III, le regard noble et sarcastique, qui parlait vivement sans regarder dans son manuscrit et en gesticulant à la manière plutôt d'un député que d'un enseignant[6]. Son discours plein d'ardeur enflammait les auditeurs qui inondaient la salle, bien que Dieterich, ignorant le roumain, n'ait pu en saisir le sens. Il a su pourtant que l'orateur, contrairement à ses collègues grecs, victimes du purisme, se servait de la langue parlée accessible à tout le monde. Il ne se déguisait pas comme eux ni en nouveau riche du savoir ni en champion de l'inanité verbale. Or ce n'est pas un hasard si Dieterich a choisi, pour la publication de son récit de voyage, la revue *O Noumas*, organe des démoticistes grecs[7]. Il se proposait manifestement de donner une bonne leçon d'anthropologie comparée à ses amis athéniens qui se croyaient supérieurs à tous les autres peuples de la péninsule balkanique, qu'ils désignaient encore, d'après le géographe allemand Karl Ritter, comme la « péninsule grecque ». Mais voilà que la présumée supériorité grecque se révélait fausse, n'étant qu'une illusion philhellène adoptée par les Grecs.

4 Dans la réalité quotidienne des Roumains, le philologue allemand reconnaissait en effet plusieurs signes de modernité : un développement dynamique en progression, un réalisme politique et une modestie culturelle, dont il avait senti l'absence en Grèce. Pourtant les Roumains, remarquait-il, n'avaient pas moins souffert que les Grecs d'un académisme accablant. C'est Titu Maiorescu, entre autres, qui a eu l'audace de s'opposer à l'école latiniste et d'appliquer la réforme linguistique dans son pays. En 1863, à l'âge de 23 ans, il avait déjà été élu recteur de l'Université de Iaşi et directeur de l'École normale Vasile Lupu de la même ville. Avec un groupe de jeunes intellectuels il a créé la société littéraire « Junimea », un véritable laboratoire de littérature, de philosophie, d'histoire et de critique littéraire roumaines, qui, à partir de 1867, fera de la revue *Convorbiri literare* son organe engagé[8]. De même que les démoticistes grecs, les Junimistes se sont lancés dans le combat contre le purisme de la tradition latinisante et le « lustre extérieur » de la culture des romantiques[9]. Mais bien plus efficaces que les intellectuels grecs qui n'ont reconnu l'importance de la réforme scolaire qu'à la veille de la Grande Guerre, les Junimistes ne se sont pas contentés de défendre la *limba poporului*, dont l'apprentissage, disaient-ils, devait commencer dans les écoles primaires ; leur vaste projet politique, soulignait Dieterich, consistait dans une reconstitution de la culture roumaine dans son ensemble et sans complaisance patriotique. Au lieu de s'attaquer à la langue, les Junimistes ont préféré saper le fondement sur lequel se tenait son édifice[10].

5 À l'appui de ses arguments, Dieterich reproduisait certaines thèses polémiques de Maiorescu, tirées de la théorie des « formes sans fond » :

> Bien avant de posséder une culture au-dessus de l'éducation offerte dans les écoles », écrivait celui-ci, « on a fait des athénées roumains et des associations

> culturelles. Avant d'avoir un brin d'activité scientifique originale, on a créé la Société académique roumaine [...]. En apparence, jugeant selon les statistiques des formes extérieures, les Roumains détiennent aujourd'hui à peu près toute la civilisation occidentale. Nous avons de la politique et de la science, nous avons des journaux et des académies, nous avons des écoles et de la littérature, nous avons des musées, des conservatoires, nous avons un théâtre, nous avons même une constitution. Mais en réalité tout cela n'est que productions mortes, prétentions sans fondement, fantômes sans corps, illusions sans vérité. Car un peuple peut survivre sans culture, s'il garde l'espoir qu'au moment approprié de son évolution, cette manifestation bienfaisante de la vie humaine y fera elle aussi son apparition ; au contraire, un peuple ne saurait survivre avec une culture fausse.[11]

6 Aux débuts de sa carrière de réformateur, cet homme courageux n'avait pas eu la vie facile ; on l'a accusé – en particulier dans les revues *Columna lui Traian* et *Revista contemporanea*, mais aussi au Parlement – d'être athée, pessimiste, cosmopolite et vendu à l'étranger[12]. Mais ceci ne l'a pas empêché d'obtenir des postes-clés à l'université et dans l'administration. Dans le sillage de Maiorescu, « Junimea » a également réussi à s'établir comme une institution de la culture et de la politique roumaine, à renforcer l'éducation publique du goût et à jouer un rôle majeur dans l'épanouissement d'une littérature moderne, intégrée dans l'orbite de l'esprit européen[13]. Comme les membres de ce cénacle avaient fait pour la plupart leurs études en Allemagne et à Vienne, ils ont vite compris que la régénération de la nation roumaine devait passer par le rejet du traditionalisme et l'adoption du modèle occidental. *Ex occidente lux !*

7 Ainsi l'exemple roumain témoignait, selon Dieterich, de la flexibilité et du dynamisme de la politique culturelle de la Roumanie, qui s'avérait plus conforme aux normes du progrès que celle de la Grèce. « Il est vrai que la Roumanie a dépassé en mérite la Grèce, qui a fait autrefois son modèle », concluait-il ; « et elle l'a dépassée parce qu'elle regarde en avant et non pas en arrière »[14]. En cela, il était d'accord avec l'historiographe grec Constantin Paparrigopoulos, lequel affirmait, en 1872, que « le passé, aussi glorieux soit-il, n'est pas vivant ; c'est le présent et l'avenir qui sont vivants, et les nations habituées à regarder plutôt en arrière qu'en avant ne progressent pas, elles tombent en léthargie »[15]. Or, figée encore dans le culte du passé et dans une politique présomptueuse à l'égard des autres pays balkaniques, la Grèce courait désormais le danger de se trouver isolée non seulement des pays voisins, mais au sein de l'Europe.

8 Cet éloge de la Roumanie, prononcé par un ami des Grecs, dans la conjoncture politique des « guerres de nation », peu avant une nouvelle rupture des relations diplomatiques entre la Grèce et la Roumanie, était provocant : il bravait les certitudes identitaires de ses lecteurs, souillant tout ce qu'il y avait de plus précieux dans l'idéologie de la continuité grecque, les origines de la nation. En effet, le déplacement inattendu du paradigme grec de l'utopie philhellène à l'espace balkanique minait l'argument néo-humaniste, qui avait fait du patrimoine gréco-romain le fondement de la culture occidentale et des Grecs les « enfants gâtés de l'histoire »[16]. En égalant la Grèce aux nouveaux États balkaniques, on lui enlevait le privilège de son exclusivité et, pire encore, on soulignait ses défauts par rapport aux progrès des pays voisins, déjà défavorisés et associés à des connotations négatives. La construction identitaire des Grecs s'effondrait ainsi en débris. Car l'identification avec les Hellènes représentait la mémoire culturelle du peuple grec et grécophone depuis son avènement dans l'ordre de l'État-nation ; elle avait servi jusqu'ici de passeport pour son admission dans la confédération européenne. Seuls les Grecs parmi tous les peuples balkaniques avaient

profité du soutien des Occidentaux au nom de cette ancienne dette ; l'héritage légitime du philhellénisme faisait donc partie des biens nationaux. Comment faire de l'Hellade un royaume balkanique ?

9 À l'encontre des nationalismes rivaux des années qui ont précédé les guerres balkaniques, sans même tenir compte des dispositions des Grecs et des Roumains, qui parmi tous les pays balkaniques avaient le plus fortement résisté contre une intégration politique dans les Balkans, le philologue prussien finissait par proposer une fusion des particularités nationales dans une seule identité balkanique. Notons que sa doctrine s'inscrivait dans le contexte de l'épanouissement des études balkaniques en Europe centrale, ce qui impliquait, entre autres, la révision radicale du champ de recherche sur le Sud-est européen, et par conséquent l'affaiblissement des études grecques[17].

Démoticisme et identité nationale

10 Par ailleurs, dans les milieux intellectuels grecs on débattait depuis quelque temps déjà du modèle identitaire établi. Dans ses *Études byzantines,* Spyridon Zambélios rapporte les paroles d'un historien français, qui lui faisait remarquer que les Grecs « n'ayant en vue que leur propre intérêt se désignent le matin comme des Hellènes pour des raisons historiques ; l'après-midi, comme des Romains pour des raisons politiques ; et le soir, conciliant les deux, ils deviennent des Gréco-Romains »[18]. Cette alternance de dénominations, qui va de pair avec la remise en cause du mythe ancestral, est typique des années 1890. Pour les tenants de la langue démotique, le culte de l'antiquité n'était qu'une force de régression qu'il fallait combattre dans tous ses aspects. En défendant le vernaculaire et en mettant l'accent sur le visage contemporain du Grec, ces intellectuels « progressistes » opposaient aux doctrines essentialistes des conservateurs une interprétation synchronique de l'identité, et au nationalisme périmé de l'État, un autre nationalisme, fondé celui-ci sur les valeurs du présent. Sous la bannière de Jean Psichari, ils remettaient en usage le nom de Romain (*romiós*). Mais il ne s'agissait plus d'une désignation purement historique ni d'une appellation courante du Grec ; c'était pour eux une nouvelle notion identitaire, censée donner une réponse à l'idéologie étatique[19]. En outre, ce n'est pas un hasard si maints textes littéraires de cette période prenaient en considération le dynamisme des voisins balkaniques – adversaires et interlocuteurs en même temps –, pour se mesurer avec eux[20]. Ainsi la question de la langue grecque entrainait celle, plus politique, de l'identité ; ni l'une ni l'autre n'avait fait problème auparavant, vu qu'aussi bien la langue savante (l'hellénique), établie comme langue officielle, que les appellations Hellas (pour le royaume) et Hellènes (pour ses habitants), convenaient parfaitement aux désirs des citoyens grecs et aux représentations des philhellènes.

11 Karl Dieterich achevait son article dans *Noumas* en donnant le signal de l'action : si le Maiorescu grec n'existait pas, il faudrait bien l'inventer ; du démoticisme littéraire il fallait faire un mouvement politique. Il est fort probable que l'auteur de ces lignes appréciait tout particulièrement l'apport allemand dans la transformation rapide de la culture roumaine ainsi que le rapprochement récent entre la Roumanie et l'Allemagne[21]. Cependant, la conjoncture politique mise à part, son scepticisme aimable à l'égard de ses amis grecs n'était pas injustifié. Le problème de la langue était devenu depuis quelque temps la cause majeure du retard culturel et social de la Grèce sur les

pays voisins – et les jeunes intellectuels grecs en étaient conscients. Les poètes et prosateurs du cercle de Kostis Palamas, les éditeurs des revues novatrices *Techni* et *Dionysos*, *To Periodikon mas* et *O Noumas*, les journalistes et critiques littéraires ne pouvaient se sentir fiers de l'état des choses, tel que le dépeignait Gaston Deschamps en 1892 : « Maintenant les Grecs ont, comme tout le monde, une capitale et des chefs-lieux de canton, des routes et des chemins de fer, des sergents et des généraux, des gardiens de la paix et des commissaires de police, des boulevards et des omnibus. Mais ils n'ont pas encore un idiome fixe et définitif ; ou plutôt ils sont bien embarrassés : ils ont plusieurs langues et ne savent laquelle choisir. [...] Des érudits fort respectables ont entrepris de faire une langue comme on détermine une combinaison chimique. Ils pèsent, dosent, mesurent, rapprochent savamment les éléments les plus divers. Ils ne s'entendent guère : ils échangent des injures, le plus souvent académiques. [...] Ces puristes entreprennent de faire une langue comme on fait un thème, à coups de dictionnaire. Ils ont mis la nation grecque au collège, et lui font faire impitoyablement sa rhétorique »[22]. Les plus politisés parmi les démoticistes dénonçaient déjà les méthodes de propagande assenée dans les écoles de la Macédoine, où on enseignait aux slavophones le grec ancien.

12 Or, Maiorescu n'avait pas son semblable en Grèce. On a d'ailleurs très vite oublié son nom, mais pour le retrouver, lors de la Seconde Guerre balkanique et du traité de Bucarest, au poste de Premier ministre de la Roumanie[23]. C'était décidément un homme politique. Sans capital politique et sans recours institutionnel, la cause grecque demeurait par contre l'affaire intérieure des poètes et prosateurs. Car, autrement qu'en Roumanie où l'affrontement des idées était d'ordre institutionnel, en Grèce c'étaient des artistes et des idéologues qui avaient déclaré la guerre aux représentants de l'Église et de l'État, aux députés, aux professeurs d'université, aux étudiants même, qui pendant les émeutes de 1901 et 1903 s'étaient battus en première ligne contre la démotique[24]. Dans ces conditions le mouvement des démoticistes, bien qu'il fût érigé en école nationale, avait peu de chances de réussir ; dans la société grecque de la fin du XIX[E] et du début du XX[e] siècle leur combat restait marginal.

Jean Psichari, un espoir déçu

13 Il n'y avait qu'une seule personnalité qui aurait pu en principe jouer le rôle de Titu Maiorescu dans la société grecque : Jean Psichari (1854-1929), de 14 ans son cadet, un « Grec érudit et lettré [qui] a entrepris de plaider, auprès de l'opinion publique, la cause du romaïque trop méprisé »[25]. Dans les milieux littéraires athéniens où avait vécu Dieterich, Psichari était un nom de référence. En 1905, lors de la parution de l'article dans *O Noumas*, Psichari occupait déjà le poste de professeur de grec moderne à l'École des Langues orientales vivantes de Paris, succédant à Émile Legrand[26]. Ses ouvrages philologiques (*Essais de grammaire historique néo-grecque*, 1886-89, et *Études de philologie néo-grecque*, 1892) n'étaient pas passés inaperçus dans les milieux intellectuels de la France, son recueil plus récent *Autour de la Grèce* (1897) ayant même été couronné par l'Académie française. En outre, son manifeste du démoticisme, *To taxidi mou* (Mon voyage, 1888) qui, en grec courant, avait sonné l'heure de la révolte contre la langue savante, venait de paraître en deuxième édition, introduite par une longue apologie de la langue « nationale » et de sa propre grammaire normative[27]. Pourtant l'auteur, qui se présentait maintenant comme l'apôtre de l'*Idée*[28], n'avait aucune intention de s'occuper

des lettres grecques avant de faire la connaissance d'Ernest Renan, son futur beau-père. Cosmopolite et polyglotte, Psichari rêvait de devenir romaniste et ne se pencha sur son nouveau champ de recherches qu'après la fin de ses études, sous l'influence immédiate de Renan. C'est à lui qu'il a lu d'abord sa première étude néohellénique sur la ballade de Lénore[29].

14 Si le projet de réforme psicharien se rapproche d'une certaine manière de celui de Maiorescu, c'est que tous les deux, n'écartant pas la théorie de la pratique, considéraient la question de la langue comme un moyen d'aborder le renouvellement radical de la culture nationale. « Les règles abstraites, les principes généraux sont chose vaine en pareille matière », affirmait Psichari. « C'est au goût, c'est au génie de chaque écrivain, si vraiment il sent quelque chose là, de se rendre maître de sa pensée et de créer son style »[30]. Bien plus important que le règlement de la langue commune serait, par conséquent, l'encouragement des jeunes prosateurs à la cultiver : « Une littérature ne mérite ce nom qu'en tant qu'elle est nationale, et le développement d'une littérature nationale est attaché au culte de la langue même de la nation. Un pays existe quand il parle sa langue »[31]. Il donna l'exemple de ce qu'il fallait faire en publiant, en 1888, son premier livre de prose littéraire, *Mon voyage*, dans lequel tous les genres se retrouvaient réunis : conte et voyage, « critique et littérature, rêveries [...], aperçus à vol d'oiseau sur l'histoire du grec, fantaisies, [...], un peu d'humour, un peu de poésie, un peu d'histoire »[32].

15 Il s'agissait avant tout de développer un programme de modernisation du savoir. « La Grèce est un pays jeune », remarquait Psichari. « Son outillage scientifique a besoin d'être complété. [...] Il ne le sera qu'à l'aide des méthodes occidentales »[33]. Ce transfert des bonnes méthodes occidentales impliquait également de bons instruments de connaissance, donc un langage écrit bien élaboré, mais pas pour autant artificiel, comme l'était la langue purifiée (katharevoussa). Sur ce point, le linguiste n'hésitait pas à mettre le doigt sur la plaie : les démoticistes avaient beau accuser les esprits conservateurs du pays d'avoir fait de la langue, pour des raisons idéologiques, une relique du passé, impropre à tout usage actuel, et d'avoir freiné par cela l'évolution des idées, l'origine du problème n'était pas moins complexe. Car si la question de la langue, débattue durant le XIX^e^ siècle, était incontestablement liée à ce vieux problème qu'on a nommé plus tard la diglossie[34], les hellénistes occidentaux, de leur côté, avaient aussi contribué à son aggravation. Ils considéraient pour la plupart « le grec vulgaire » comme une langue dégradée et corrompue, un « avorton barbare », « un mélange monstrueux d'une foule d'expressions et de tournures étrangères », qui devrait absolument être épurée[35].

16 Ainsi à l'ennemi intérieur il fallait joindre les savants de l'Europe. C'est pour cette raison que Psichari se sentait contraint à répéter dans ses ouvrages français des platitudes, par exemple que « le langage représente une des productions les plus fécondes de l'esprit humain. Une langue ne cesse jamais de créer ou, pour être beaucoup plus exact, d'être créée. [...] Il y a là une action continue »[36] ; « Une nation ne peut prétendre à une existence intellectuelle, indépendante et originale, qu'en tant qu'elle est assurée d'un instrument propre à servir d'expression au nouveau monde d'idées et de sentiments où les circonstances historiques l'ont tressée »[37]. Cela dit, il n'était pas question de remettre en cause ni la continuité historique de la langue grecque, ni le fait que la transformation qu'avait subie cette langue au long des siècles était moins radicale que celle qu'avait connue le latin. « Le grec ancien et le grec

moderne sont deux moments d'une même histoire », assurait-il, mais « le grec écrit par les savants n'est pas le grec ancien, c'est le grec scolastique, l'équivalent historique rigoureusement exact du latin du Moyen Âge »[38]. L'objectif était donc de dissocier la question pratique de la langue de la question délicate de l'identité pour permettre à la littérature nationale de se former.

17 Mais Jean Psichari, Grec de la diaspora et Parisien, se tenait à l'écart de tous ces lieux où pourraient prendre naissance la nouvelle conscience des Grecs et leur littérature nationale. Aurait-il pu, malgré tout, mener de loin le combat et conduire le sort de la culture grecque, l'enseignement et la presse, comme l'avait fait autrefois Adamante Coray, lui aussi résident à Paris, mais du temps où les lettres des amis arrivaient aux mains de leur destinataire avec un décalage de quelques semaines ? Bien que son manifeste linguistique ait soulevé de vives controverses, Psichari faisait pourtant autorité dans son pays d'origine : lors de ses rares séjours en Grèce il était reçu par le roi, donnait des conférences et publiait maints ouvrages dans lesquels la linguistique comparative alternait avec la littérature. En réalité, sa différence avec Coray était de nature plus profonde ; il l'expliquait dans la préface de son livre *Autour de la Grèce*, dédié à son ancien professeur à l'École des Hautes Études, Louis Havet : Coray, qui avait passé en France toute sa vie, avait goûté « les biens, qui à cette époque n'eussent point existé pour lui dans son pays, et le premier de tous, la liberté », il avait joui « de l'estime, de la considération, de la bienveillance générales », il demeura néanmoins « sujet grec, que dis-je ? sujet turc jusqu'à sa mort » ! Pour Psichari, par contre, « la patrie d'adoption [était] la patrie véritable ». « Avant tout, je suis Français », déclarait-il à plusieurs reprises, et « ma vie appartient à la France »[39].

18 En tant que fils adoptif de la France et fils prodigue de la Grèce, Psichari se trouvait ainsi partagé, tout au long de sa vie, entre deux publics : un public français, notamment celui de ses collègues, auxquels ses études scientifiques étaient destinées et qu'il osait parfois divertir par des écrits plus frivoles – comme *Jalousie* (1892), *Cadeau de noces* (1893), « La mort du pallikare » et « Le baiser » (1897), *Le Rêve de Yanniri* (1898), *La Croyante* (1899), *L'Arbre chantant* (1910), etc. ; et un public grec qui faisait partie de ce peuple ingénu, comme il le représentait à ses lecteurs érudits, n'ayant pas encore « le pouvoir de nuancer sa pensée, de descendre dans les replis de l'être obscur, de prendre conscience de lui-même », mais possédant « décidément une âme intéressante [...] surtout pour nous, quand nous pouvons la comparer à l'âme parisienne. Le contraste est amusant »[40]. Mais en fin de compte, si, comme le prétendait sérieusement Psichari, « écrire en grec aujourd'hui [est un] métier épouvantable »[41], par contre écrire en français sur le grec et les Grecs pourrait être en France un métier noble et de ce fait avantageux.

19 Tout compte fait, Psichari n'aurait jamais pu devenir le chef de file d'une politique culturelle au niveau national – l'équivalent de Maiorescu pour la Grèce. La différence essentielle entre ces deux personnalités consistait d'une part dans le choix de leur stratégie et de l'autre dans leur attitude personnelle à l'égard de leur pays natal. Si Maiorescu avait voué sa carrière politique et universitaire au progrès de son propre pays, alors qu'il aurait pu faire carrière en Allemagne, Psichari, lui, avait opté pour la citoyenneté française. Homme politique accompli, le premier a su rassembler sous ses drapeaux toutes les forces disponibles de l'intelligentsia roumaine dans le but de résoudre une fois pour toutes, le problème de la grammaire, et de promouvoir la recherche scientifique et la culture nationale. En tant que philosophe et critique

littéraire, il a exercé son autorité pour encourager les jeunes talents. En revanche Psichari était trop individualiste pour assumer une telle fonction ; il a mis en pratique un principe « bon pour l'Orient » : pousser ses affaires et favoriser sa clientèle en dépit des rapports sociaux. Il s'attaquait systématiquement à tous ceux qui ne partageaient pas ses idées et ne louait que l'œuvre de ses fidèles. En 1905, au moment où Dieterich publiait son étude comparée des Grecs et des Roumains, il comptait déjà plus d'ennemis que de disciples parmi les intellectuels grecs. Par la suite, il a voulu imposer à une langue en cours de formation les règles rigides de sa grammaire normative, oubliant du coup sa propre conviction qu'une « langue ne cesse jamais d'être créée ». Ainsi, loin de devenir un projet cohérent visant au renouveau de la culture grecque, ses initiatives ont-elles bientôt dégénéré en exercices de laboratoire. S'il a finalement échoué, c'est qu'il est resté étranger aux grands soucis de la société grecque de son temps.

Conclusion

20 D'ailleurs, bien que l'approche synchronique des deux sociétés fût pertinente et légitime, le patron commun de « culture balkanique », tel que l'avait forgé Dieterich, n'était pas compatible avec le moment historique de leur devenir culturel. Car pendant que les Junimistes cherchaient à moderniser la culture roumaine en stimulant la création nationale par la confrontation avec la culture occidentale, leurs contemporains grecs étaient en train de déconstruire le paradigme d'une littérature xénophile, celle de leurs prédécesseurs, qui accusait le mimétisme. Autrement que les réformateurs roumains, les démoticistes tentaient le renouvellement de la culture grecque par la mise en valeur de la tradition orale, médiévale et moderne, témoin irréfutable de la langue populaire. Ainsi, tourmentés par les mêmes maux et motivés par la même ambition de regagner le temps perdu par rapport aux Occidentaux, les élites des deux pays balkaniques s'efforçaient de gravir, chacune à sa manière, tous les échelons qui les séparaient de l'« Europe ». Toutefois cette fuite en avant n'a jamais été et ne pourrait jamais être ni simultanée ni identique.

BIBLIOGRAPHIE

Carabott, Philip, (1993), "Politics, Orthodoxy and the Language Question in Greece: The Gospel Riots of November 1901", in *Journal of Mediterranean Studies*, 3 (1993) pp. 117-138.

Carabott, Philip, (2005), *Evangélika (1901) – Oresteiaka (1903). Néoterikes piéseis kai koinonikes antistaseis* (Evangélika – Oresteiaka. Pressions modernes et résistances sociales), Athènes: Etaireia Spoudon Neoellinikou Politismou kai Genikis Paideias, 2005.

Delveroudi, Réa, (2005) «O Psycharis, i glossologia, i "Idéa"» (Psichari, la linguistique, l'Idée), in G. Farinou-Malamatari (dir.), *O Psycharis kai i epochi tou* (Psichari et son temps), Thessalonique, Institouto Néoellinikon Spoudon, 2005, p. 83-98.

Deschamps, Gaston, (1894) *La Grèce d'aujourd'hui*, Paris : Armand Colin.

Dieterich, Karl, (1905), »Das neue Griechenland im neuen«, *Die Grenzboten* 4 (1905) 74.

Dieterich, Karl, (1902), *Geschichte der byzantinischen und neugriechischen Litteratur*, Leipzig: C.F. Amelangs Verlag.

Drace-Francis, Alex, (2013), *The Traditions of Invention. Romanian Ethnic and Social Stereotypes in Historical Context*, Leiden/Boston: Brill.

Folschweiller, Cécile, (2010), « La philosophie à l'encontre de l'altérité culturelle : Les Roumains et la pensée occidentale à la fin du XIX^e siècle », in *Contact des cultures. Perspectives pluridisciplinaires et transversales*, Paris, Publications Langues O', 2010.

Hase, Charles-Benoît, (1816), « Sur l'origine de la langue grecque vulgaire, et sur les avantages que l'on peut retirer de son étude », *Magasin encyclopédique* (janvier 1816), p. 81-95.

Kind, Karl Theodor, (1835), *Neugriechische Chrestomathie*, Leipzig: Baumgärtners Buchhandlung.

Koubourlis, Ioannis, (2005), *La formation de l'histoire nationale grecque. L'apport de Spyridon Zambélios (1815-1881)*, Athènes : Institut de Recherches Néohelleniques.

Manolescu, Florin, (2009), »Titu Maiorescu – Schriftsteller in deutscher Sprache?« , in Maren Huberty & Michèle Mattusch (dir.), *Rumänien und Europa. Transversale. Kolloquium der Humboldt-Universität zu Berlin in Zusammenarbeit mit dem Rumänischen Kulturinstitut Titu Maiorescu*, Berlin, Frank & Timme, 2009, p. 135-145.

Maufroy, Sandrine, (2011), *Le philhellénisme franco-allemand (1815-1848)*, Paris : Belin.

Mirambel, André, (1951), « La doctrine linguistique de Jean Psichari », *La nouvelle Clio* 3 (1951) 84-88.

Mitsou, Marilisa, (2010), »Griechenfreundschaft gegen Philhellenismus? Karl Dieterichs Lyrik-Anthologie als erste Kanonbildung«, in Chryssoula Kambas et Marilisa Mitsou (dir.), *Hellas verstehen. Deutsch-griechischer Kulturtransfer im 20. Jahrhundert*, Cologne: Böhlau, 2010, p. 243-267.

Psichari, Jean, (1884), *La Ballade de Lénore en Grèce*, Paris : E. Leroux, 1884.

Psichari, Jean, (1925), *Ernest Renan. Jugements et souvenirs*, Paris : Éditions du Monde moderne.

Psichari, Jean, (1886-89), *Essais de grammaire historique néo-grecque*, Paris : E. Leroux.

Psichari, Jean, (1897), *Autour de la Grèce*, Paris : Calmann Lévy.

Psichari, Jean, (1930), *Quelques travaux de linguistique, de philologie et de littérature helléniques (1848-1928)*, Paris : les Belles Lettres.

Psichari, Jean, (1905), *To taxidi mou* (Mon voyage), Athènes : Estia.

Tonnet, Henri, (1995), « Psichari, Jean » in Pierre Labrousse (dir.), *Deux siècles d'histoire de l'École des langues orientales*, Paris : Éditions Hervas.

Zambélios, Spyridon, (1857), *Vyzantinai meletai peri pigon neoellinikis ethnotitos apo H' achri I' ekatontaetiridos m.Ch.* (Études byzantines sur les sources de l'ethnie néohellénique, du VIII^e au X^e siècle ap. J.-C), Athènes.

Zambélios, Spyridon, (1856), «Filologikai tines erevnai tis neoellinikis dialektou» (Recherches philologiques du dialecte néo-hellénique), *Néa Pandora*, 7/160 (15/11/1856).

NOTES

1. Né à Berlin, germaniste et linguiste de formation, Karl Dieterich (1869-1935) avait suivi des cours de grec moderne au Séminaire berlinois des Langues orientales et poursuivi ses études à Munich auprès de Karl Krumbacher (1856-1909), qui a dirigé sa thèse de doctorat sur l'histoire de la langue grecque (*Untersuchungen zur Geschichte der griechischen Sprache von der hellenistischen Zeit bis zum 10. Jh. n. Chr.*, Leipzig, Teubner, 1898). Sur sa biographie, voir Gustav Soyter, »Karl Dieterich«, *Byzantinische Zeitschrift* 36 (1936) 284-285 ; Erich Ziebarth, »Karl Dieterich«, *Hellas-Jahrbuch* (1936) 89-90 ; Marilisa Mitsou, »Griechenfreundschaft gegen Philhellenismus ? Karl Dieterichs Lyrik-Anthologie als erste Kanonbildung«, in Chryssoula Kambas et Marilisa Mitsou (dir.), *Hellas verstehen. Deutsch-griechischer Kulturtransfer im 20. Jahrhundert*, Cologne, Böhlau, 2010, pp. 243-267.

2. «To glossikon zitima» (La question de la langue), *To periodikon mas* (1901) 352.

3. Sur son idée des philhellènes, voir Karl Dieterich, »Das neue Griechenland im neuen«, *Die Grenzboten* 4 (1905) 74 : « Dans la souveraine ignorance de l'histoire chrétienne et médiévale de la Grèce, en dépit d'une civilisation bimillénaire, on projetait l'hellénisme contemporain sur l'antiquité, on identifiait les deux et ou bien on recherchait la Grèce antique dans la Grèce moderne ou le moderne dans l'ancien, mais sans jamais chercher à découvrir le moderne dans le moderne ».

4. Sur la notion de « byzantinisme » voir Karl Dieterich, *Geschichte der byzantinischen und neugriechischen Litteratur*, Leipzig, C.F. Amelangs Verlag, 1902, p. 22.

5. Voir »Die Volksdichtung der Balkanländer in ihren gemeinsamen Elementen«, *Zeitschrift des Vereins für Volkskunde* 12 (1902) 145-155, 272-291, 403-415 ; «Paratiriseis stis filologies tis Anatolikis Evropis» (Observations sur les littératures de l'Europe orientale), *O Noumas* 185 (12.2.1906) 2-4 ; 186 (19.2.1906) 4-8 & 187 (26.2.1906) 6-9 ; »Kulturbilder aus den Balkanstädten«, *Die Grenzboten* 65, 4 (1906) 824. La notion de culture balkanique préfigure celles, plus récentes, de « balkanité » et de « homo balcanicus » ; Maria Todorova, *Imaginaire des Balkans*, Paris, Éd. de l'EHESS, 2011, p. 32.

6. Effectivement Maiorescu avait été élu député en 1871, puis appelé au ministère de l'Éducation en 1874. Il était revenu au Parlement en 1878 ; Catherine Durandin, *Histoire des Roumains*, Paris, Fayard, 1995, p. 172-173.

7. «Romioi kai Roumounoi» (Grecs et Roumains), *O Noumas* 156 (24/7/1905) 1-3 ; cf. »Römer – Romäer – Romanen«, *Neue Jahrbücher für das klassische Altertum, Geschichte und deutsche Literatur und für Pädagogik* 19 (1907) p. 482-499.

8. Keith Hitchins, *Rumania 1866-1947*, Oxford, Clarendon Press, 1994, p. 56-59.

9. *Ibid.*, p. 2 ; cf. Catherine Durandin, *Histoire des Roumains*, *op. cit.*, p. 171-173 ; Cécile Folschweiller, « La philosophie à l'encontre de l'altérité culturelle : Les Roumains et la pensée occidentale à la fin du XIX^e siècle », in *Contact des cultures. Perspectives pluridisciplinaires et transversales*, Paris, Publications Langues O', 2010, p. 41.

10. Cf. Hitchins, *Rumania 1866-1947, op. cit.*

11. *Convorbiri literare* 2/19 (1868) 305-307 ; cf. Titu Maiorescu, *Critice* [1867-1907], Bucarest, Editura Minerva, 1984, p. 133 (cité et traduit par C. Folschweiller, « La philosophie à l'encontre de l'altérité culturelle », *op. cit.*, p. 39).

12. Alex Drace-Francis, *The Traditions of Invention. Romanian Ethnic and Social Stereotypes in Historical Context*, Leiden/Boston, Brill, 2013, pp. 165 et 170.

13. Pourtant depuis la fin des années 1880 l'influence de « Junimea » avait déjà reculé, voir Hitchins, *Rumania 1866-1947*, *op. cit.*, p. 60.

14. «Romioi kai Roumounoi», *op. cit.*, p. 3.

15. *L'Association pour la propagation des Lettres helléniques d'Athènes. Rapport des activités depuis sa fondation jusqu'à présent*, 17/4/1869-31/12/1871, Athènes 1872, p. 10 ; cité par C.Th. Dimaras,

Constantinos Paparrigopoulos. I epochi tou, i zoi tou, to ergo tou (C. Paparrigopoulos. Son époque, sa vie, son oeuvre), Athènes, MIET, 1985, p. 261.

16. Spyridon Zambélios, «Filologikai tines erevnai tis neoellinikis dialektou» (Recherches philologiques du dialecte néo-hellénique), *Néa Pandora*, 7/160 (15/11/1856) 374.

17. Ainsi un article d'Albert Thumb sur la littérature grecque moderne ne trouve sa place que dans un volume sur les littératures de l'Europe de l'Est et les langues slaves : »Die neugriechische Literatur«, in Adalbert Bezzenberger (dir.), *Die osteuropäischen Literaturen und die slawischen Sprachen*, Berlin/Leipzig, Teubner, 1908, pp. 246-264.

18. Spyridon Zambélios, *Vyzantinai meletai peri pigon neoellinikis ethnotitos apo H' achri I' ekatontaetiridos m.Ch.* (Études byzantines sur les sources de l'ethnie néohellénique, du VIII^e^ au X^e^ siècle ap. J.-C), Athènes 1857, p. 9-10 ; cf. Ioannis Koubourlis, *La formation de l'histoire nationale grecque. L'apport de Spyridon Zambélios (1815-1881)*, Athènes, Institut de Recherches Néohelleniques, 2005. Au sujet de la notion ambiguë de l'hellénisme, voir entre autres Constantin Paparrigopoulos, «Istoria ton onomaton Ellines, Ellinikon ethnos, Ellinismos» (Histoire des noms Hellènes, nation hellénique, hellénisme, (1881), in *id*., *Prolegomena* (Prolégomènes), Athènes, Ermis, 1970, p. 67-93.

19. Dans son *Histoire de la romanité* (*Istoria tis romiosynis,* Athènes, Estia, 1901) Argyris Eftaliotis introduisait le terme « Romain » dans l'historiographie grecque moderne, remettant ainsi en question le principe de la continuité culturelle de l'hellénisme (et avec lui le schéma tripartite de l'École historiographique nationale).

20. Voir à titre d'exemple Argyris Eftaliotis, *Fyllades tou Yérodimou* (Les pamphlets de Yérodimos), Athènes, Estia, 1897 ; André Karkavitsas, *O archaiologos* (L'Archéologue), Athènes, Estia, 1904.

21. Florin Manolescu, Titu Maiorescu – Schriftsteller in deutscher Sprache?«, in Maren Huberty & Michèle Mattusch (dir.), *Rumänien und Europa. Transversale. Kolloquium der Humboldt-Universität zu Berlin in Zusammenarbeit mit dem Rumänischen Kulturinstitut Titu Maiorescu*, Berlin, Frank & Timme, 2009, p. 135-145.

22. Gaston Deschamps*, La Grèce d'aujourd'hui*, Paris, Armand Colin, [4]1894, p. 96-100.

23. Dieterich a traduit dans *Noumas* (31/8/1905, p. 2-3) un deuxième article de *Convorbiri literare*, qui portait la signature de Maiorescu («I prokopi tis alitheias» [Le progrès de la vérité]). Sur la carrière politique de Maiorescu, voir Hitchins, *Rumania 1866-1947*, *op. cit.*, p. 103, 119-120, 136, 150, 153.

24. Il s'agit des révoltes connues sous le nom d'Evangélika (1901) et Oresteiaka (1903) ; voir Philip Carabott, "Politics, Orthodoxy and the Language Question in Greece: The Gospel Riots of November 1901", in *Journal of Mediterranean Studies*, 3 (1993) p. 117-138 et *Evangélika (1901) – Oresteiaka (1903). Néoterikes piéseis kai koinonikes antistaseis* (Evangélika – Oresteiaka. Pressions modernes et résistances sociales), Athènes, Etaireia Spoudon Neoellinikou Politismou kai Genikis Paideias, 2005.

25. Gaston Deschamps, *La Grèce d'aujourd'hui, op. cit*., p. 101.

26. Henri Tonnet, « Psichari, Jean » in Pierre Labrousse (dir.), *Deux siècles d'histoire de l'École des langues orientales*, Paris, Éditions Hervas, 1995, p. 152-153.

27. Psichari, *To taxidi mou* (Mon voyage), Athènes, Estia, 1905, pp. 1-22 ; cf. André Mirambel, « La doctrine linguistique de Jean Psichari », *La nouvelle Clio* 3 (1951) 84-88.

28. Réa Delveroudi, «O Psycharis, i glossologia, i "Idéa"» (Psichari, la linguistique, l'« Idée »), in G. Farinou-Malamatari (dir.), *O Psycharis kai i epochi tou* (Psichari et son temps), Thessalonique, Institouto Néoellinikon Spoudon, 2005, p. 83-98.

29. Jean Psichari, *La Ballade de Lénore en Grèce*, Paris, E. Leroux, 1884 ; cf. Jean Psichari, *Ernest Renan. Jugements et souvenirs*, Paris, Éditions du Monde moderne, 1925, p. 246-247.

30. Jean Psichari, *Essais de grammaire historique néo-grecque*, Paris, E. Leroux, 1886-89, p. 263.

31. Jean Psichari, *Autour de la Grèce*, Paris, Calmann Lévy, 1897, p. 221.

32. *Ibid*., p. XVI.

33. *Ibid.*, p. 175.
34. Charles A. Ferguson, "Diglossia", *Word* 15 (1959), 325-340.
35. J.B.G. d'Ansse de Villoison, *Magasin Encyclopédique*, 7/5 (1801) 473 (cité par Georges Tolias, *La médaille et la rouille*, Athènes, Hatier, 1997, p. 142) ; cf. Charles-Benoît Hase, « Sur l'origine de la langue grecque vulgaire, et sur les avantages que l'on peut retirer de son étude », *Magasin Encyclopédique* (janvier 1816), p. 81-95 ; Karl Theodor Kind, *Neugriechische Chrestomathie*, Leipzig, Baumgärtners Buchhandlung, 1835, p. V-X et autres professeurs du grec moderne ; cf. Sandrine Maufroy, *Le philhellénisme franco-allemand (1815-1848)*, Paris, Belin, 2011, p. 181-187.
36. Psichari, *Essais de grammaire historique néo-grecque, op.cit.*, p. 326.
37. Psichari, *Quelques travaux de linguistique, de philologie et de littérature helléniques (1848-1928)*, Paris, les Belles Lettres, 1930, p. 325.
38. Psichari, *Autour de la Grèce*, *op. cit.*, p. 220-221, 222.
39. *Ibid.*, p. IX-XI.
40. Psichari, *Autour de la Grèce*, *op. cit.*, p. XII et 13. On ne parlerait pas autrement, au tournant du siècle, de l'âme des sauvages.
41. *Ibid.*, p. XIII.

RÉSUMÉS

À l'aube du XX^e^ siècle, dans la conjoncture des « guerres de nations », un helléniste allemand, Karl Dieterich, osait comparer, dans une étude synchronique des Grecs et des Roumains, le développement culturel récent des deux peuples balkaniques. Les réformes établies par Titu Maiorescu et les Junimistes dans le domaine de la langue, de la littérature et de la philosophie témoignaient, selon l'auteur, du dynamisme de la politique culturelle roumaine, plus conforme aux normes occidentales du progrès que celle de la Grèce, qui restait fixée sur le culte du passé et sur une politique présomptueuse à l'égard des pays voisins. À partir de cet éloge de Maiorescu et des institutions roumaines, cet article rapproche le dilemme identitaire des intellectuels grecs du déclin du philhellénisme et de l'épanouissement des études balkaniques en Europe centrale. Sur le plan de la stratégie et des objectifs, il met en balance le projet réformateur de Maiorescu avec celui, plus restreint, de Jean Psichari et des démoticistes grecs.

At the beginning of the twentieth century, in the midst of the "wars of nations", a German Hellenist, Karl Dieterich, in a synchronic study of the Greeks and the Romanians, comments on the recent cultural developments of the two Balkan people. All reforms established by Titu Maiorescu and the Junimists in the fields of language, literature and philosophy prove, according to the author, the dynamism of the Romanian cultural policy more aligned to Western standards than the Greek one, which remained attached to the cult of the past and a presumptuous policy toward neighboring countries. Driven from this unexpected praise of Maiorescu and the Romanian cultural institutions, this paper relates the identity dilemma of Greek intellectuals to the philhellenism decline and the rise of Balkan studies in Central Europe. The paper compares the innovative project of Maiorescu to the more restricted one of Psichari and the Greek demoticists in terms of strategy and objectives.

Στην ανατολή του 20ού αιώνα, μέσα στην έξαρση των βαλκανικών εθνικισμών, ένα γερμανός ελληνιστής, ο Karl Dieterich, αποτολμούσε, σ' ένα άρθρο του στον *Νουμά*, τη συγχρονική σύγκριση

της πολιτιστικής ζωής στην Ελλάδα και τη Ρουμανία. Με γνώμονα τις μεταρρυθμίσεις που επέφεραν οι πρωτοβουλίες του Titu Maiorescu και του συλλόγου « Junimea», διαπιστώνει στην πολιτιστική πολιτική της Ρουμανίας περισσότερο δυναμισμό και μεγαλύτερη προσαρμοστικότητα στο δυτικό πρότυπο απ' ό,τι στο ελληνικό παράδειγμα, που παρέμενε δέσμιο της αρχαιολατρίας και ενός συμπλέγματος ανωτερότητας απέναντι στους γειτονικούς λαούς. Με αφορμή αυτόν τον αναπάντεχο έπαινο του Titu Maiorescu και των ρουμανικών πολιτιστικών θεσμών, οι αναθεωρήσεις της ελληνικής εθνικής ταυτότητας συχετίζονται με την υποχώρηση του φιλελληνισμού και την ανάπτυξη των βαλκανικών σπουδών στην Κεντρική Ευρώπη. Το μεταρρυθμιστικό πρόγραμμα του Maiorescu αντιπαραβάλλεται, ως προς τους στόχους, τη στρατηγική και την αποτελεσματικότητά του, με τα αντίστοιχα σχέδια του Ψυχάρη και των δημοτικιστών.

INDEX

Index géographique : Grèce, Roumanie
motsclesmk МАУОРЕСКУ ТИТО (1840-1917), ПСИХАРИ ЈАНИС (1854 1924), ДИТРИХ КАРЛ (1869 1935), НАЦИОНАЛНИОТ ИДЕНТИТЕТ, ЈАЗИК/ПОЛИТИКА, ГРЦИЈА/РОМАНИЈА ОДНОСИ, ДЕВЕТНАЕСЕТТИОТ ВЕК, ИСТОРИЈА, ИСТОРИЈА НА МЕНТАЛИТЕТ
Mots-clés : Maiorescu Titu (1840-1917), Démoticisme/démoticiste, Junimea, Psichari Jean (1854-1929), Dieterich Karl (1869-1935), Maiorescu Titu (1840-1917), junimiste, Psichari Jean (1854-1929), démoticisme, identité nationale, Romiosyni
motsclesel Maiorescu Titu (1840-1917), Ψυχάρης Ιωάννης (1854-1929), Ντιτερίχ Κάρλ (1869-1935), Junimist, Δημοτικισμός, Εθνική Ταυτότητα, Ρωμιοσύνη, Γλώσσα/πολιτική, Ελλάδα, Ρουμανία, Δεκατός ενατός αιώνας, Ιστορία, Ελληνο-ρουμανικές σχέσεις
Keywords : Maiorescu Titu (1840-1917), Junimist, Psichari Jean (1854-1929), Dieterich Karl (1869-1935), Demoticism, National identity, Romyosini, Greek-Romanian relations, Greece, Romania, Nineteenth century, History, Mentalities history
motsclestr Maioresku Titu (1840-1917), Psihari Ianis (1854-1929), Dieterich Karl (1869-1935), Ulusal kimlik Dil, Politika Yunanistan, Romanya, İlişkileri, Ondokuzuncu yüzyıl, Tarih Zihniyetlerin, Tarihi
Thèmes : Histoire, Histoire des mentalités
Index chronologique : dix-neuvième siècle

AUTEUR

MARIE-ÉLISABETH MITSOU

EHESS-Paris